

recevoir honneurs et dignités; quand on voit un jeune homme modeste, instruit, libéral sans ostentation, traité comme un nullité et, à côté de lui, un fat adroit, traqué par des créanciers qui hurlent après ses chaussures, jouter cependant d'une haute considération; quand on voit des auteurs agréables, profonds et utiles, mis à l'index par l'esprit du jour et, à côté d'eux, de spirituels diseurs de riens tous les plus capables d'approfondir les questions les plus futiles, faire fortune et s'entendre appeler génies; quand on voit des hommes de bien, aptes à tous les emplois et dignes de toutes les distinctions, oubliés par la popularité et, au haut de l'échelle sociale, des ambitieux sans mérite, les uns juges, les autres généraux, d'autres diplomates; dites, quand on voit ainsi le bon sens qui est une nécessité, sacrifié à l'esprit qui n'est qu'une utilité, un Horace (s'il en était encore) n'aurait-il pas le droit de demander à ses amis: *Risum teneatis*, ce qui veut dire (traduction très libre) que le philosophe Démocrite, qui riait de tous et de tout, est parmi les sages, celui qui a le mieux jugé l'esprit humain.

Ce n'est pas seulement dans le jugement que les hommes portent sur leurs semblables qu'ils errent communément; ils se foient aussi dans l'appréciation qu'ils font des biens que nous recevons de la nature, indispensables à la vie. Le pain que nous mangeons, l'air que nous respirons, l'eau que nous devons boire, comment sont-ils appréciés en présence d'un bon pâté aux truffes, d'une bouteille de vin du Rhin et d'un pur de la Havane bien parfumé?

Démocrite lui-même, avec toute sa sagesse, aurait-il ri de cela?

M. SOULÉ ET SES INSULTEURS.

S'il est un spectacle vraiment douloureux, c'est à notre sens, celui d'hommes intelligents cherchant à écraser le génie, quand il est ailleurs que dans leur camp; est ce donc une loi de la nature qui force la médiocrité à mordre la supériorité, qu'elle ne peut comprendre et qu'elle hait d'instinct?

Depuis quelques jours, la presse whig déchire M. Soulé; les journaux de ce parti, (nous en exceptons l'*Abeille*, le seul organe français, vraiment sérieux du whiggisme, qui sait, elle, que les insultes sont de misérables arguments.) les journaux de ce parti ne trouvent pas d'adjectifs trop nombreux pour qualifier la conduite de notre honorable sénateur, et dans cette course à l'injure, à laquelle se livrent avec acharnement les écrivains voués de plume à MM. Clay, Webster et Cie., c'est à qui découvrira le mot le plus flétrissant, l'épithète la plus sanglante: n'ayant pu trouver dans leur raison absente, des arguments de bon aloi, ces journalistes enrhumés, toussent leur haine imbecille sur M. Soulé.

Les uns regrettent que le respect humain ne permette pas d'appliquer à M. Soulé, la loi duynch! les autres conspuent ce sénateur, et appellent sur lui les foudres des électeurs, etc. etc. Un troisième est plus drôle, il dénomme le mandataire des démocrates: ce Monsieur!... Comme si ce pauvre et obscur écrivain (Dieu nous pardonne ce rapprochement) n'était pas beaucoup plus: ce Monsieur!... que l'homme éminent dont la carrière est si bien remplie, si glorieuse!

Mais ce qu'il y a de bien caractéristique, c'est que les braves insulteurs de M. Soulé, n'avaient pas censuré sa conduite, avant les réunions qui ont eu lieu dans les paroisses Assomption et Ascension. Leur insignifiante opposition, n'était qu'un simple acquit de conscience; on devinait en lisant leur *Pathos*, qu'ils n'étaient pas indignés le moins du monde. D'où vient donc que leur langage est devenu si violent de très modéré qu'il était? M. Soulé ne peut être à leurs yeux plus coupable aujourd'hui qu'il ne l'était, il y a trois semaines! mais il y a trois semaines les vaillantes assemblées dont nous venons de parler, n'avaient pas encore fulminé leur excommunication contre M. Soulé! le brusque changement des feuilles whigs vient tout simplement de cette excommunication; les journalistes qui traitent notre honorable sénateur comme le dernier des derniers ont évidemment reçu leur impulsion des dites assemblées.

Il est triste de se faire aussi bénévolement, et sans bénéfice d'inventaire, les détracteurs de toute action grande, les Zeller de toute gloire!

La presse whig a souvent accusé les journaux démocratiques, d'être passionnés dans leurs articles, violents dans leur langage; eh bien! nous défions la presse whig de citer un seul organe de la démocratie, qui se soit oublié comme vient d'être le faire les feuilles *Fillmoreistes*, un seul journal démocratique qui ait affiché autant de violence, autant de passion, que viennent de le faire les journaux whigs!

Nous le répétons en finissant, le spectacle qui se donne aux Louisianais, aux Américains, les organes du whiggisme, est triste... s'il n'est que cela.

LOCALITE.

La balance de Thémis que l'Etat a eu la sagesse de confier au juge Randall pour peser les droits des plaideurs de ce district, ne fonctionne plus dans notre paroisse, depuis mercredi dernier. Assurément ce n'est pas parce que tous les différends sont réglés, ce qui n'arrive jamais nulle part, mais c'est parce qu'il en reste fort peu, ce qui arrive assez rarement pour que nous nous permettions de le trouver fort gentil. Encore ces quelques affaires ont-elles été ajournées sur la demande des parties, qui n'avaient pas assez bien exploité toutes les ressources de la chicane ou établi leurs droits, deux choses qui ont souvent de grands points de similitude, sans doute en raison du proverbe qui nous dit que les extrêmes se touchent.

Ent'autres causes qui nous font féliciter l'Etat, du choix du juge Randall, nous citons l'opinion que ce dernier a émise dans un discours d'ouverture de la Cour, au sujet des assauts et batteries. Le juge voit avec regret une infinité de petites affaires entre particuliers, recevoir d'un plaignant les proportions d'une affaire criminelle et prendre à la Cour un temps précieux et à la paroisse des fonds qui ont une autre destination, tout cela pour arriver à un résultat bien plus fâcheux que celui auquel serait arrivé un jury, composé d'amis communs de l'agresseur et du plaignant. En effet l'agresseur, condamné ou acquitté, se livre corps et âme à un sentiment de haine qui le pousse à ne désirer qu'une petite vendetta toute Corse. Le plaignant, qui n'est jamais satisfait, se trouve dans les mêmes généreuses dispositions. Au contraire, des amis qui voudraient régler de semblables différends, affaibliraient toujours les inimitiés et obtiendraient souvent des réconciliations sincères. Comme le juge, nous entendons par petites affaires, les cas où il n'y a pas d'effusion de sang, les petits combats provoqués par un petit verre de trop. Mais lorsqu'on est en droit de supposer la préméditation d'un fait criminel, il est juste, il est du devoir de tout bon citoyen de secourir, d'éclairer la justice, pour qu'elle ait son cours.

L'application de la mesure proposée par le juge Randall, se réalisera dans l'Assomption ou sera irréalisable partout ailleurs. Les mœurs des habitants y sont toutes patriarcales; on y conserve dans toute leur intelligente simplicité, la bonhomie et l'hospitalité traditionnelle des planteurs de la Louisiane. Qu'on comprenne bien que nous parlons ainsi sans être mis par un sentiment d'adulation — la flatterie ne fut et ne sera jamais notre faible pas plus que notre fort.

Du reste qu'on le prenne comme on voudra. Qu'on suppose même que ce vil sentiment nous inspire, mais qu'on fasse avec nous ce que nous faisons avec on. Le Christ a dit qu'il faut rendre le bien pour le mal; c'est sublime, c'est divin; qu'on ne nous rende jamais le mal pour le bien et nous trouverons cette conduite très-catholique. Nous, nous promettons de toujours répondre au bien par le bien. Ce n'est pas tout-à-fait le précepte de l'Homme-Dieu, mais c'est autant qu'on peut prétendre, c'est beaucoup dans ce siècle d'égoïsme et d'ingratitude.

Ainsi nous sommes plus reconnaissants que le spirituel auteur des premières causeries du *Pionnier*, qui aime Napoléonville, non pas pour tous les désagréments qu'il énumère si malignement, mais qui l'aime parce qu'il l'aime. Nous aussi, nous aimons Napoléonville; nous l'aimons parce que nous y avons reçu le plus cordial accueil, parce qu'on nous y donne plus d'encouragements que nous n'osions l'espérer, parce que les fraîches matinées, les délicieuses soirées si courtes, l'éclipse totale de maringouins

et d'autres atraits plus sérieux encore sont toutes choses dignes d'être appréciées, dignes d'être aimées.

Dans la nuit du 13, un professeur des écoles publiques a été assailli dans son école, aux environs de Paincourtville, par deux individus qu'il n'a pu reconnaître. Rien ne peut lui faire supposer que ce soit des voleurs, attendu que l'un des malfaiteurs avait pénétré dans la maison par une fenêtre et que l'autre a frappé un instant après à cette fenêtre, pour attirer le professeur. C'est alors que celui-ci a été frappé par le misérable qui était à l'intérieur. Rien non plus ne lui fait supposer que ce soit une vengeance personnelle; l'estimable professeur ne se connaît pas d'ennemis. Espérons que notre police aura un œil plus pénétrant que lui et saura dépister les nocturnes héros.

Hier, un bal qui n'avait rien de plus coquet que les piquantes et gracieuses danseuses qui y voltigeaient, a été donné par une société des bons de l'endroit. On y a fait des Rois qui sans doute renouvèleront au premier jour cette jolie soirée. L'orchestre jouait faux, mais... il jouait toujours! Ainsi le bal, qui a duré jusqu'à une heure, n'a pas eu d'entr'actes.

Nous aurions désiré faire une *Revue Agricole*, mais les nouvelles qui nous sont parvenues, cette semaine, des paroisses voisines, sont entièrement dénuées d'intérêt.

POSTE DE DONALDSONVILLE.

Nous recevons d'un de nos amis de l'Ascension, une correspondance particulière qui nous annonce que l'administration postale se ressent déjà de l'arrivée au pouvoir du Président *accidental*. Ent'autres postes, où s'exerce aujourd'hui l'influence Fillmoreiste, se trouve celle de Donaldsonville, que le gouvernement de Polk avait confiée à M. Andrew Gingry. M. Gingry avait si bien mérité dans sa gestion, que l'administration de Taylor, crut juste et utile de lui continuer son emploi; mais M. Fillmore, qui, quoique whig, comprend parfaitement le système de rotation démocratique, lui dit: ôte-toi de là, j'y mets M. Victor Maurin.

Ce n'est pas que je veuille insinuer quelque chose de fâcheux contre le nouvel élu du directeur général des postes. Tout le monde sait que M. Maurin est un digne et respectable citoyen. Je tiens seulement à constater un fait pour que vous ne livriez à l'appréciation des whigs, qui ne manquent jamais de beaucoup hurler lorsque le balai démocratique fait son office.

NOUVELLES PLUS RECENTES D'EUROPE. IMPORTANT.

Des dépêches télégraphiques, arrivées à la Nouvelle-Orléans jeudi dernier, et transmises aussitôt aux feuilles de la ville, nous apprennent, ent'autres événements importants, qui viennent d'accider la vieille Europe, la mort de l'ex-roi des français, Louis Philippe. C'est le 26 août 1850 que cette royauté déchu, a rendu le dernier soupir, à Claremont (Angleterre.)

Louis Philippe était âgé de 77 ans. Le président de la République française, continue son voyage politique dans le midi de la France. Une précédente dépêche, parlait d'un bal donné à Besançon, bal qui se serait brusquement terminé par un affront fait au Bonaparte, qu'on aurait jeté à la porte.—Nous ne croyons pas cette nouvelle seulement erronée, nous la croyons entièrement fautive.

La reine Victoria voyage en Ecosse.—Le télégraphe électrique sous-marin entre Douvres et Calais, est livré à l'exploitation.

Les autres nouvelles politiques et commerciales, sont insignifiantes.

M. L'Ours, un homme de lettres... de lettres anonymes, a glissé sous la porte de notre imprimerie, un billet qui parmi quelques douzaines de gentilles, assai sonnées de dix-huit barbarismes, contient celle-ci: *Motieu le pio nid*. Ce billet est signé *L'Ours*. Serait-il heureux dans son baptême, ce brave des ombres, s'il avait ajouté le *mal léché*? S'il veut nous faire un autre plaisir que celui de nous montrer son esprit d'analyse, il n'a qu'à venir nous voir à l'heure de notre déjeuner, et nous promettons de l'analyser comme il convient à un personnage de sa distinction.

M. DE LAMARTINE.—M. de Lamartine n'a pas fait un long séjour en Orient; le 9 Août il descendait à Marseille pour de là se diriger sur Paris, afin de recevoir les capitaux nécessaires à l'exploitation de l'immense terrain que lui a accordé le sultan Abd-Dul-Medjid.

NOUVELLES DIVERSES.

LE JUGE BULLARD.—Les électeurs savent que tout, dernièrement, M. Bullard, l'élu de la Convention whig, a été nommé membre de la Chambre des Représentants de notre Etat, en remplacement de l'hon. M. Caldwell, élu recorder de la seconde municipalité de la Nlle-Orléans; reste à savoir si M. Bullard peut dignement conserver sa place, en courant après le siège laissé vide par la résignation de M. Conrad.

ENCORE UNE BATAILLE... A COUPS DE CANNE.—Il est vraiment extraordinaire que, par la civilisation qui nous devrait protéger en nous polissant, des actes d'une barbarie qui rappelle les plus tristes âges de l'antiquité, viennent journellement nous prouver que pour certains hommes, la raison du plus fort est toujours la meilleure, et que la force physique doit triompher de tout.

Le 5 septembre, deux hommes qui depuis longtemps s'aimaient peu, M. W. Hamer et M. Miller, se rencontrèrent dans une rue de Vicksburg; après avoir mesuré son ennemi du regard, et s'être complaisamment laissé toiser par lui, M. Miller asséna trois ou quatre coups de canne, sur les épaules de M. Hamer; celui-ci tira aussitôt un poignard et éventa M. Miller qui resta sur la place, baigné dans son sang.—On espère cependant, que les blessures ne sont pas mortelles.

VIOL.—Une jeune fille est morte dernièrement à Danville, et sa mort a été accompagnée de circonstances telles que l'attention de la justice a été promptement éveillée. Au moment où le cadavre allait être enfermé dans le cercueil, le coroner, accompagné de deux officiers de police et d'un médecin, se présenta, et obtint de M. Smith, père de la défunte, de tenir une enquête sur le corps de sa fille. Le médecin après un scrupuleux examen, constata que la jeune personne avait été violée de la manière la plus ignoble, puis étranglée. En conséquence de ce rapport, un avocat, M. Rankin et un chirurgien M. Crandall, qui étaient soupçonnés d'avoir eu des relations intimes avec la défunte, furent arrêtés et jetés en prison. Cette affaire a causé une sensation profonde à Danville, et l'on dit que la population s'est exaspérée contre les accusés, qui vient chaque jour s'accumuler contre eux des preuves accablantes.

DESTITUTION DE M. WALSH.—Le correspondant particulier du *Louisville Courier*, nous apprend que le consul des Bas-Unis à Paris, M. Walsh, a reçu de notre cabinet des lettres de rappel très impératives. On ne sait à quelle cause attribuer la disgrâce dans laquelle est tombé notre honorable consul; on ne lui nomme point non plus de successeur, mais cette destitution n'en est pas moins quasi-officielle.

LE SUCCESEUR DU COMTE D'ALCOY.—Don José de la Concha, ex-membre des Cortés, vient d'être nommé par la reine d'Espagne, capitaine général de l'île de Cibe, en remplacement du comte d'Alcoy. Les journaux officiels de Madrid ont publié cette nomination, ce qui ne laisse aucuns doutes sur son exactitude.

CHASSE AUX CANARDS.—Le *New York Sun* est un journal très-inventif. Comme vous savez, c'est le *Constitutionnel* qui a créé le célèbre serpent de mer. Dans sa douleur le *New-York Sun* fut longtemps inconsolable, mais enfin il vit le fameux serpent, il l'annonça à son de trompe, il fut un peu moins malheureux. Depuis lors il passe ses veilles à la chasse aux canards. Un jour il annonce le succès de l'expédition de Cuba, le lendemain il a en poche un nègre qui a trouvé le moyen de se rendre blanc; aujourd'hui il découvre à New-Jersey un crapaud vivant qui s'est adroitement insinué entre les poumons et le cœur d'une sensible vache, (sans doute dans l'espoir de l'attendrir), demain il annoncera probablement l'union intime du crapaud et de la vache.—Auront-ils beaucoup de petits crapauds?

JOLI PAYS-TEMPS.—Un homme de Litchfield creuse une fosse, (bel agrément) y plonge un cerceuil et s'y installe bientôt (le pauvre homme); puis il avale une forte dose de laudanum (l'insensé)! Plus fort que le poison, ce nouveau *Mithridate* se trouve plein de vie le lendemain, (l'heureux mortel); il sort de sa fosse et court se pendre (l'imbecile)!

UN VOLEUR GRAVE ET UN GENERAL DEGRADE.—Une dépêche télégraphique de Cleveland [Ohio] nous apprend que le voleur en chef de la bande qui a tant et si habilement dévalisé les malle-postes, l'hiver dernier, vient d'être arrêté; mais cette arrestation n'a pas porté ses fruits, car le voleur s'est échappé de son cachot durant la nuit. Ce voleur, si adroit et si léger, n'est autre que le général Henton, agent principal de la compagnie de l'Ohio, jouissant d'une honnête fortune et de la considération de tout le monde.—La police est sur les traces de cet individu et l'on pense qu'il sera bientôt réintégré dans le domicile, que lui avait déjà offert l'Etat.

UN FAIT ETREANGE.—Le *Sacramento Placer Times* raconte qu'une femme qui avait déjà donné quelques signes d'aliénation mentale, s'était rendue sur les bords de la rivière pour y puiser de l'eau. Quelques instants après sa sortie, on trouve sur la rive le seau qu'elle avait emporté et on la retire de l'eau trois milles plus bas, ayant flotté pendant tout ce trajet, quoiqu'elle ne sut pas nager. Tout le monde sait que les vêtements de femme sont beaucoup sur les eaux, mais surmerger l'espace de trois milles, c'est fort étrange, même chez un Moïse féminin.

SANGLANT EPISEODE.—Le 28 du mois dernier une scène épouvantable se passait dans une des maisons de prostitution à Louisville, et mettait en émoi tous les voisins de ce bouge. Un homme et une femme, tous deux Irlandais, le nommé Figg et la fille de joie Lizzie en étaient venus aux mains et bientôt aux dents; le premier trouvait que Lizzie lui voulait vendre trop cher ses publiques faveurs, et comme la malheureuse lui résistait, il lui cassa la tête d'un coup de pistolet, puis il se brûla la cervelle.—Tous deux sont morts au bout de quelques minutes d'agonie.

EXECUTION DU PROFESSEUR WEBSTER.

Nous trouvons les détails suivants dans le *Boston Post* du 31 août: Après avoir soupé d'assez bon appétit jeudi soir, le Dr Webster a passé quelques heures à prier, puis il s'est couché. Il a dormi jusqu'à quatre heures. A ce moment il s'est levé et s'est mis à fumer.

A sept heures du matin, vendredi, il a déjeuné. On lui a servi tout ce qu'il désirait. Le Rév. Dr. Putnam qui, dès ce moment, ne l'a plus quitté, s'est rendu auprès de lui. Il l'a reçu avec aménité. Jusqu'au moment de l'exécution, la conversation la plus calme, la plus digne, la plus chrétienne a eu lieu entre eux. Le Dr. Webster lui a demandé de faire déposer son corps dans un cercueil d'acajou et de le faire transporter quand la nuit serait venue, à la résidence de sa famille, à Cambridge.

A huit heures, M. Erdett, shériff au comté de Suffolk, est entré dans la prison, et, en présence des témoins convoqués dans ce but, il a lu la sentence.

A neuf heures moins un quart les témoins, à la tête desquels se trouvaient le shériff et ses députés, se sont formés en cercle en face de la cellule du condamné.

A neuf heures le Rév. Dr. Putnam est sorti de la cellule du prisonnier et a prononcé une prière où il invoquait le pardon de Dieu et sa miséricorde pour la famille du condamné.

Une fois cette prière dite, les témoins se sont rendus en procession en face de l'échafaud. Le prisonnier est sorti de sa cellule, accompagné des députés shériffs Dexter et Esbrook et du Rév. Dr. Putnam. Une noble rangée des membres de la police armés l'escortaient.

Arrivé au pied de l'échafaud, le condamné y est monté un pas ferme. Il a attendu avec sang-froid l'arrêt de mort rendu contre lui. Rien chez lui n'indiquait l'indifférence; mais il était calme, nous dirons plus ses traits étaient empreints de la plus haute dignité.

L'ordre fut ensuite donné d'exécuter la sentence. Le digne shériff Rugg a immédiatement ramassé le bonnet que le condamné avait sur la tête, lui a mis la corde au cou, lui serré la main et est descendu. Quelques minutes après, John White Webster, dans sa cinquante-cinquième année, depuis nombre d'années professeur de chimie à l'une des plus florissantes écoles du Nouveau-Monde, avait cessé de vivre.

CALIFORNIE.

Correspondant particulier de l'*Abeille*. SAN-FRANCISCO, 1er AOÛT.

MM. D'EDITEURS, Si par hasard quelque heureux aventurier californien vous dépeignait sous de brillants couleurs le climat de San-Francisco, gardez-vous de le croire. La patrie l'or est loin d'être le paradisaïque. Au moment où je vous écris, [marquez que nous sommes au

milieu de l'été] la ville est enveloppée d'un brouillard froid et humide, qui s'élève du Pacifique, et le vent, qui souffle avec une violence impétueuse, soulève une couche de sable des montagnes avoisinantes, et le précipite sur nous en tourbillons furieux, comme pour nous donner une représentation d'une tempête infernale. Les matinées sont généralement moins désagréables à ce moment; la nature est plus calme, mais vers dix heures, le vent se remet invariablement à l'œuvre; une vapeur épaisse s'élève de l'océan, le désordre des éléments recommence, et la température varie de 35 à 40 degrés dans autant de minutes. Il est vrai que pendant trois mois de l'année nous avons un changement de jouissances; alors le vent fait place à la pluie, les rues deviennent des mers de boue et d'eau, et des hottes incroyables sont nécessaires pour y naviguer.

Si vous voulez avoir une idée plus complète du confort que San Francisco offre à ses adorateurs, figurez-vous une ville enclavée, par derrière dans des montagnes de sable, hautes comme l'*Olympus*, et par devant, à quelques distances du port, une malheureuse île stérile et bossue, qui élève tristement son dos malade au-dessus de la mer. Peis par désespoir et pour ajouter un supplice nouveau aux infortunés habitants de cette ville, loin à l'horizon, apparaissent les montagnes de *Contra-Costa*; c'est-à-dire un séjour délicieux, un climat enchanteur, que nos nouveaux Tantalus aperçoivent, mais ne peuvent saisir.

La baie et la rade sont encombrées de navires; on en compte plus de 500 venus de tous les points du monde. Il est impossible de se faire une idée exacte de ce tohu bohu de la création de Dieu jeté pêle-mêle sur ce point du globe. Nous avons des Cosaques et de l'huile de Russie; des jockeys et de la bière d'Angleterre; des marionnettes et des chapres de France; des Hidalgo et de l'ail d'Espagne; des Juifs et des bébeliens de la Terre-Sainte; des nègres et du miel d'Afrique; des femmes et des mulets du Mexique; des galériens et du charbon de la Nouvelle-Galle du Sud; des mandarins et des outes de l'Inde; des Kanakera et des toutes vertes des Iles Sandwiches; des Indiens et des singes de Bornéo; des Peons et des Frizzelles de l'Amérique du Sud; des Turcs et de l'opium de Constantinople; des fonctionnaires et des impositions de Washington; des missionnaires et de la petite monnaie de Boston, etc., etc. Tout ce monde hétérogène, va, vient, s'étonne, regrette, espère, craint, se réjouit dans une confusion et dans une incertitude incroyable. En l'absence de tout système le commerce dégénère en jeu légalisé; les fortunes se font et se perdent le même jour; des hommes d'une incapacité et d'une corruption inconcevable, occupent les postes honorables et les sinécures, tandis que de gens honnêtes et capables cherchent en vain à être utiles à la société et à eux-mêmes.

On dirait que la soif du gain a éteint ou étouffé tous les sentiments humains. Les leçons de la jeunesse n'ont même pas laissé trace de souvenir; prudence, économie, morale, religion sont jetés aux rebuts comme des pierres d'achoppement qui gênent la course insensée, que l'on fait après la fortune.

L'avant-garde de la grande émigration qui se rend par terre est déjà arrivée à Sacramento. On prétend que le corps qui suit s'étend presque de la côte Est de la Sierra Nevada jusqu'aux limites du Missouri; on estime que le nombre des émigrants s'élève à plus de 40,000 ames comprenant hommes, femmes et enfants.

Ces infortunés sont, dit-on, dans la plus pitoyable des conditions; découragés, manquant de vivres et d'animaux, et ayant encore à traverser d'immenses déserts où l'on ne peut trouver un seul brin d'herbe. Devant ce tableau de misère, les habitants de Sacramento se sont émus; des assemblées publiques ont eu lieu, et des secours vont être immédiatement dirigés sur différents points.

Il est à craindre que ces milliers d'individus partis de chez eux, le cœur plein d'espoir et de rêves dorés, n'aient point encore terminé leurs souffrances lorsqu'ils arriveront ici. Ceux qui font de rapides fortunes sont des exceptions à la règle, et encore faut-il pour cela de l'industrie, de la frugalité, et un travail incessant.

L'exploitation des mines est loin d'être aussi fructueuse qu'on le représente. Pendant cinq mois les mineurs ne peuvent travailler à la recherche de l'or, et durant ce temps, il est impossible de s'occuper d'aucune autre espèce d'ouvrage; jugez d'après cela de la condition dans laquelle se trouvent ceux qui arrivent en ce moment et qui n'ont pas les moyens d'attendre que la sécheresse recommence. Un peu plus de prudence et des informations plus précises sauveraient de grandes privations aux malheureux émigrants. Si ceux qui écrivent de ce pays-ci consultaient leur jugement au lieu de leur esprit, ils auraient droit à plus de confiance et de respect. Les contradictions de ces correspondances sont surtout désastreuses. Celui qui a été assez heureux pour voir le succès combler ses vœux, bémé la Californie et la peint comme l'*Eldorado* de la terre promise; tandis que l'infortuné la voit avec dégoût et se repent d'y être venu. Entre ces divers tableaux, il faut prendre